Camilla Toulmin, *Land, investment and migration.
Thirty-five years of village life in Mali*

Volker Stamm

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/etudesrurales/27884>

DOI : [10.4000/etudesrurales.27884](https://doi.org/10.4000/etudesrurales.27884)

ISSN : 1777-537X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2021

Pagination : 167-169

ISBN : 978-2-7132-2892-6

Référence électronique

Volker Stamm, « Camilla Toulmin, *Land, investment and migration. Thirty-five years of village life in Mali* », *Études rurales* [En ligne], 208 | 2021, mis en ligne le 01 décembre 2021, consulté le 06 décembre 2021.

URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/27884> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesrurales.27884>

En dépit des efforts continus de Max Sorre pour rénover la géographie humaine, son entreprise a échoué à structurer de manière durable la pensée géographique. Par ces multiples apports, cette magistrale biographie, rédigée dans une écriture précise et limpide, contribue à réhabiliter sinon l'œuvre du géographe du moins le

paradigme d'une écologie humaine, en un temps où s'imposent avec force et urgence les enjeux de notre rapport à l'environnement.

Marie-Claude Maurel,
*géographe, directrice d'études, Centre
d'études des mondes russe, caucasien et
centre-européen (UMR 8083), École des
hautes études en sciences sociales, Paris*

Camilla Toulmin,

*Land, investment and migration.
Thirty-five years of village life in Mali,*
Oxford, Oxford University Press, 2020, 257 p.

Il y a maintenant quarante ans que Camilla Toulmin, professeur à l'université de Lancaster, a débuté son histoire avec un village malien, Dlonguébougou, au nord du fleuve Niger dans la région de Ségou. Après un premier séjour de deux ans, l'ancienne directrice de l'ONG International institute for environment and development (IIED), n'a cessé d'y revenir régulièrement. Les résultats de cette étude, menée sur le temps long, sont présentés dans ce livre. Inutile d'insister sur la valeur de sa démarche méthodologique. Elle permet de suivre le destin d'une communauté rurale pendant presque deux générations et d'éviter les conclusions hâtives, souvent alarmistes, qui résultent des rapports de consultants de passage, mais aussi d'analyses académiques ciblées sur un problème précis, à un moment donné.

Pourtant, pendant une longue première partie du livre, on croit se retrouver dans un des sombres tableaux souvent dressés des villages du Sahel où tous les éléments de dégradation des conditions de vie sont réunis : la pression croissante sur les terres, l'insécurité foncière, l'accaparement de vastes superficies par des investisseurs internationaux avec son cortège de problèmes et d'injustices, le changement climatique, la perte de fertilité des sols, entraînant la baisse de la production céréalière et la migration. Mais ce n'est qu'une facette de la perspective que nous propose l'auteure. Après avoir retracé l'histoire du village (ch. 2), les systèmes agraires et leurs contraintes environnementales (ch. 3), l'évolution des conditions foncières (ch. 4), la démographie et l'organisation des unités de production (ch. 5), elle constate

dans le chapitre 6 (« Investment and prosperity »), central pour la compréhension des défis du développement rural au Sahel, que les habitants de Dlonguébougou partagent l'avis que leurs conditions de vie et de travail se sont considérablement améliorées dans les dernières décennies. Les données de l'enquête confirment ces témoignages. Les investissements productifs, au total, par ménage, par personne ont largement augmenté, dont des bœufs de trait, des ânes, des charrettes, des charrues, des installations solaires (pour recharger les batteries), des machines à coudre, des boutiques, etc.

En revanche, la quote-part du bétail aux investissements a diminué, comme le nombre des chevaux, jadis symbole d'opulence. On croit percevoir les signes d'une accumulation de capital. Or, il est difficile de concilier ces résultats avec l'analyse précédente. On se demande quelle serait l'origine des fonds utilisés pour les investissements. La production de mil ne peut les générer, elle ne suffit même pas pour les besoins des familles. Résultent-ils de cultures spécialisées comme le sésame ? Des activités extra-agricoles ? De la migration saisonnière ? Une analyse plus approfondie du double défi concernant l'augmentation des revenus et l'amélioration de la production céréalière auquel est confronté le Sahel aurait été la bienvenue. Le lecteur déduit des éléments fournis qu'il s'agit d'un processus de diversification des activités économiques, qui a eu des effets favorables sur la vie matérielle. Camilla Toulmin souligne une condition clé pour la réussite cette

stratégie d'investissement : la cohésion sociale des grandes unités familiales, qui permet de réunir les fonds nécessaires et de fournir la main-d'œuvre indispensable. Ces unités familiales, les « grandes familles » (*gwa*), ou plus souvent *du* (en bambara), sont toujours d'actualité à Dlonguébougou, même si elles sont menacées d'éclatement par la migration et l'attrait d'un certain style de vie « urbain », individualiste.

Malgré une forte pression démographique sur la terre et une fertilité des sols en baisse, on ne trouve, contrairement au dogme de l'économiste danoise Ester Boserup (1910-1999), aucun signe d'une intensification de la production agricole. Au contraire, l'emploi des engrais industriels n'est pas entré dans les pratiques des villageois. On aimerait en connaître les raisons, au-delà du constat que les engrais « brûlent » les plantes, un problème de sélection judicieuse et de dosage des produits.

L'auteure suggère que les projets de développement, présents de façon marginale dans la région, n'ont eu aucun impact sensible sur les stratégies d'adaptation aux changements en cours. Elle reste très discrète à ce propos, malgré sa longue expérience dans le domaine. On en conclut que les améliorations obtenues sont uniquement dues aux efforts des populations.

Le livre est richement illustré. Parfois le désir de visualiser les démonstrations verbales est trop ambitieux : on se perd plus souvent dans les figures et dans les tableaux que dans le texte même. Souvent, la parole est directement donnée aux habitants de Dlonguébougou, avec des phrases

ou des termes clés en bambara, offrant ainsi un rare plaisir de lire des expressions comme «*brussikono*» («en brousse», en bambara modernisé). Mais cette forme de présentation, qui est plutôt sympathique, comporte aussi des pièges : «*sanji*» («pluie») ne signifie pas «eau annuelle» («year-water»), mais plutôt «ciel-eau», («eau venant du ciel»), selon ce que j'ai appris il y a quarante ans et ce que confirme le *Dictionnaire bambara-français* de Charles Bailleul (publié en 1996 par les éditions Donnyia à Bamako). On note quelques erreurs, comme la localisation de la ville de Kangaba, haut lieu de la culture

Mandé, en République de Guinée (alors qu'elle se trouve au sud-ouest du Mali). Quelques références sont difficiles à vérifier, comme celle à des Archives (lesquelles ?) ID55 (cote ?) ou bien à «Roberts (forthcoming)», sans autre précision. Néanmoins, cela ne retire rien de la valeur de ce livre. En somme, Camilla Toulmin a accompli une étude exemplaire, presque unique dans la perspective qu'elle offre, et par les questionnements qu'elle soulève et qui sont au cœur d'un programme de recherche toujours d'actualité.

Volker Stamm,
économiste et historien, Darmstadt